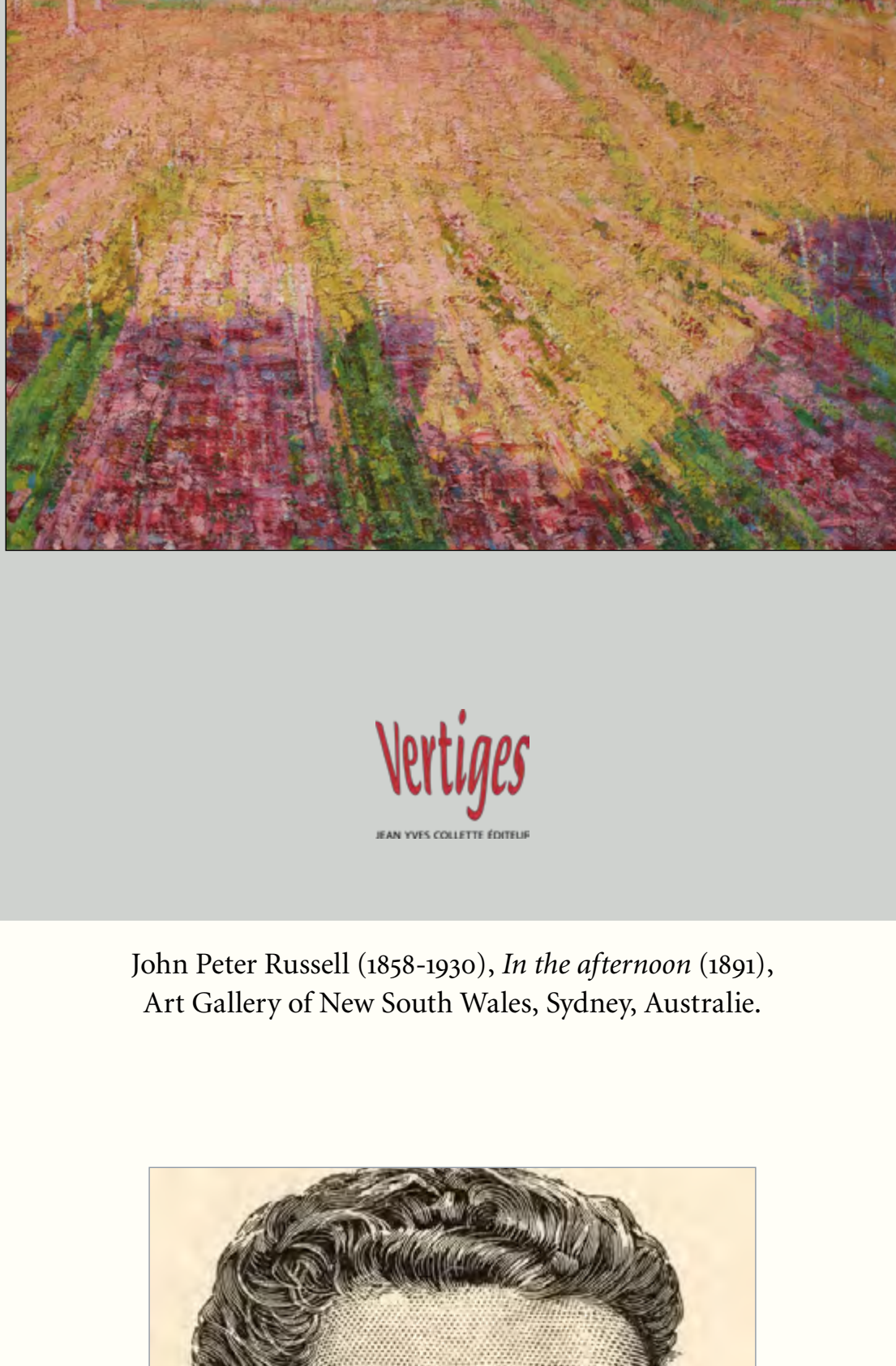


En voyage*

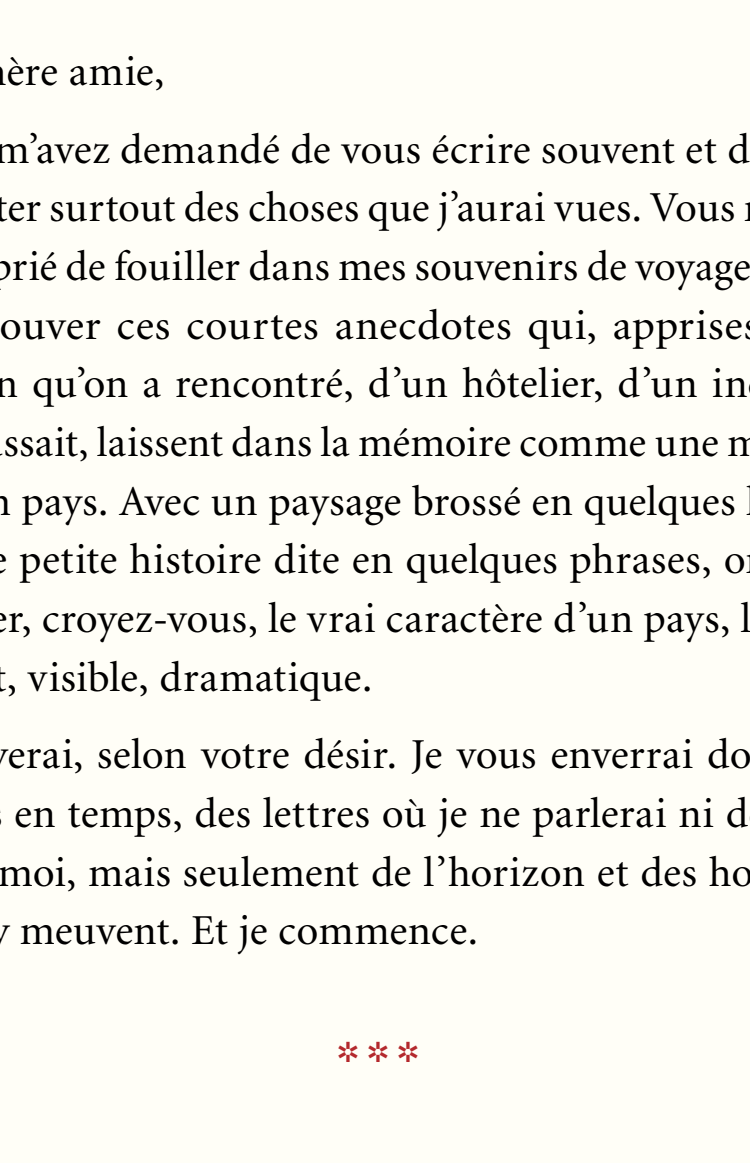
nouvelle



Vertiges

JEAN VIRET COLLETTI ÉDITEUR

John Peter Russell (1858-1930), *In the afternoon* (1891),
Art Gallery of New South Wales, Sydney, Australie.



Guy de Maupassant (1850-1893).

Sainte-Agnès, 6 mai.

Ma chère amie,

Vous m’avez demandé de vous écrire souvent et de vous raconter surtout des choses que j’aurai vues. Vous m’avez aussi prié de fouiller dans mes souvenirs de voyages pour y retrouver ces courtes anecdotes qui, apprises d’un paysan qu’on a rencontré, d’un hôtelier, d’un inconnu qui passait, laissent dans la mémoire comme une marque sur un pays. Avec un paysage brossé en quelques lignes, et une petite histoire dite en quelques phrases, on peut donner, croyez-vous, le vrai caractère d’un pays, le faire vivant, visible, dramatique.

J’essayerai, selon votre désir. Je vous enverrai donc, de temps en temps, des lettres où je ne parlerai ni de vous ni de moi, mais seulement de l’horizon et des hommes qui s’y meuvent. Et je commence.

Le printemps est une époque où il faut, me semble-t-il, boire et manger du paysage. C’est la saison des frissons, comme l’automne est la saison des pensées. Au printemps la campagne émeut la chair, à l’automne elle pénètre l’esprit.

J’ai voulu, cette année, respirer de la fleur d’oranger et je suis parti pour le Midi, à l’heure où tout le monde en revient. J’ai franchi Monaco, la ville des pèlerins, rivale de la Mecque et de Jérusalem, sans laisser d’or dans la poche d’autrui ; et j’ai gravi la haute montagne sous un plafond de citronniers, d’orangers et d’oliviers.

Avez-vous jamais dormi, mon amie, dans un champ d’orangers fleuris ? L’air qu’on aspire délicieusement est une quintessence de parfums. Cette senteur violente et douce, savoureuse comme une friandise, semble se mêler à nous, nous imprègne, nous enivre, nous alanguit, nous verse une torpeur somnolente et rêvante. On dirait un opium préparé par la main des fées et non par celle des pharmaciens.

C’est ici le pays des ravins. Les croupes de la montagne sont tailladées, échancrées partout, et dans ces replis sinueux poussent de vraies forêts de citronniers. De place en place, quand le val rapide s’arrête à une espèce de marche, les hommes ont maçonné un réservoir qui retient l’eau des orages. Ce sont de grands trous aux murailles lisses, où rien de saillant ne s’offre à la main de celui qui tomberait là.

J’allais lentement par un des vallons montants, regardant à travers les feuillages les fruits brillants restés aux branches. La gorge enserrée rendait plus pénétrantes les senteurs lourdes des fleurs ; l’air, là-dedans, en semblait épaissi. Une lassitude me prit et je cherchai où m’asseoir. Quelques gouttes d’eau glissaient dans l’herbe ; je crus qu’une source était voisine, et je gravis un peu plus haut pour la trouver. Mais j’arrivai sur les bords d’un de ces grands et profonds réservoirs. Je m’assis à la turque, les jambes croisées, et je restai rêvassant devant ce trou, qui paraissait rempli d’encre tant le liquide en était noir et stagnant. Là-bas, à travers les branches, j’apercevais, comme des taches, des morceaux de la Méditerranée, luisante à m’aveugler. Mais toujours mon regard retombait sur le vaste et sombre puits qu’aucune bête nageante ne semblait même habiter, tant la surface en demeurait immobile.

Soudain une voix me fit tressaillir. Un vieux monsieur, qui cherchait des fleurs (car cette contrée est la plus riche de l’Europe pour les herborisants), me demandait :

— Est-ce que vous êtes, monsieur, un parent de ces pauvres enfants ?

Je le regardai stupéfait.

— Quels enfants, monsieur ?

Alors il parut embarrassé et reprit en saluant :

— Je vous demande pardon. En vous voyant ainsi absorbé devant ce réservoir, j’ai cru que vous pensiez au drame affreux qui s’est passé là.

Cette fois je voulus savoir et je le priai de me raconter cette histoire.

Elle est bien sombre et bien navrante, ma chère amie, et bien banale en même temps. C’est un simple fait divers. Je ne sais s’il faut attribuer mon émotion à la manière dramatique dont la chose me fut dite, au décor des montagnes, au contraste de cette joie du soleil et des fleurs avec le trou noir et meurtrier, mais j’eus le cœur tordu, tous les nerfs secoués par ce récit qui, peut-être, ne vous paraîtra point si terriblement poignant en le lisant dans votre chambre sans avoir sous les yeux le paysage du drame.

C’était au printemps de l’une des dernières années. Deux petits garçons venaient souvent jouer au bord de cette citerne, tandis que leur précepteur lisait quelque livre, couché sous un arbre. Or, par une chaude après-midi, un cri vibrant réveilla l’homme qui sommeillait, et un bruit d’eau jaillissant sous une chute le fit se dresser brusquement. Le plus jeune des enfants, âgé de onze ans, hurlait, debout près du bassin, dont la nappe, remuée, frémissait, refermée sur l’ainé qui venait d’y tomber en courant le long de la corniche de pierre.

Éperdu, sans rien attendre, sans réfléchir aux moyens, le précepteur sauta dans le gouffre, et ne reparut pas, s’étant heurté le crâne au fond.

Au même moment, le jeune garçon, revenu sur l’eau, agitait les bras tendus vers son frère. Alors, l’enfant, resté sur terre, se coucha, s’allongea, tandis que l’autre essayait de nager, d’approcher du mur, et bientôt les quatre petites mains se saisirent, se serrèrent, crispées, liées ensemble.

Ils eurent tous deux la joie aiguë de la vie sauvée, le tressaillement du péril passé. Et l’ainé essaya de monter, mais il n’y put parvenir ; le mur était droit ; et le frère, trop faible, glissait lentement vers le trou. Alors ils demeurèrent immobiles, ressaisis par l’épouvante. Et ils attendirent.

Le plus petit serrait de toute sa force les mains du plus grand, et il pleurait nerveusement en répétant : « Je ne peux pas te tirer, je ne peux pas te tirer. » Et soudain il se mit à crier : « Au secours ! au secours ! » Mais sa voix grêle perçait à peine le dôme de feuillage sur leurs têtes.

Ils restèrent là longtemps, des heures et des heures, face à face, ces deux enfants, avec la même pensée, la même angoisse, et la peur affreuse que l’un des deux, épuisé, desserrât ses faibles mains. Et ils appelaient, toujours en vain.

Enfin le plus grand qui tremblait de froid dit au petit : « Je ne peux plus. Je vais monter. Adieu, petit frère. » Et l’autre, haletant, répétait : « Pas encore, pas encore, attends. » Le soir vint, le soir tranquille, avec ses étoiles mirées dans l’eau.

L’ainé, défaillant, reprit : « Lâche-moi une main, je vais te donner ma montre. » Il l’avait reçue en cadeau quelques jours auparavant ; et c’était, depuis lors, la plus grande préoccupation de son cœur. Il put la prendre, la tendit, et le petit qui sanglotait la déposa sur l’herbe auprès de lui.

La nuit était complète. Les deux misérables êtres anéantis ne se tenaient plus qu’à peine. Le grand, enfin, se sentant perdu, murmura encore : « Adieu, petit frère, embrasse maman et papa. » Et ses doigts paralysés s’ouvrirent. Il plongea et ne reparut plus...

Le petit, resté seul, se mit à l’appeler furieusement : « Paul ! Paul ! », mais l’autre ne revenait point. Alors il s’élança dans la montagne, tombant dans les pierres, bouleversé par la plus effroyable angoisse qui puisse étreindre un cœur d’enfant, et il arriva, avec une figure de mort, dans le salon où attendaient ses parents.

Et il se perdit de nouveau en les amenant au sombre réservoir. Il ne retrouvait plus sa route. Enfin il reconnut la place. « C’est là, oui, c’est là. »

Mais il fallut vider cette citerne ; et le propriétaire ne le voulait point permettre, ayant besoin d’eau pour ses citronniers.

Enfin on retrouva les deux corps, le lendemain seulement.

Vous voyez, ma chère amie, que c’est là un simple fait divers. Mais si vous aviez vu le trou lui-même, vous auriez été comme moi déchirée jusqu’au cœur, à la pensée de cette agonie d’un enfant pendu aux mains de son frère, de l’interminable lutte de ces gamins accoutumés seulement à rire et à jouer et de ce tout simple détail : la montre donnée.

Et je me disais : « Que le hasard me préserve de jamais recevoir une semblable relique ! » Je ne sais rien de plus épouvantable que ce souvenir attaché à l’objet familier qu’on ne peut quitter. Songez que chaque fois qu’il touchera cette montre sacrée, le survivant verra l’horrible scène, la mare, le mur, l’eau calme, et la face décomposée de son frère vivant et aussi perdu que s’il était mort déjà. Et durant toute sa vie, à toute heure, la vision sera là, réveillée dès que du bout du doigt il touchera seulement son gousset.

Et je fus triste jusqu’au soir. Je quittai, montant toujours, la région des orangers pour la région des seuls oliviers, et celle des oliviers pour la région des pins ; puis je passai dans une vallée de pierres, puis j’atteignis les ruines d’un antique château, bâti, affirme-t-on, au x^e siècle, par un chef sarrasin, homme sage, qui se fit baptiser par amour d’une jeune fille.

Partout, des montagnes autour de moi, et, devant moi, la mer, la mer avec une tache presque indistincte : la Corse, ou plutôt l’ombre de la Corse.

Mais sur les cimes ensanglantées par le couchant, dans le vaste ciel et sur la vaste mer, dans tout cet horizon superbe que j’étais venu contempler, je ne voyais que deux pauvres enfants, l’un couché au bord d’un trou plein d’eau noire, l’autre plongeant jusqu’au cou, liés par les mains, pleurant face à face, éperdus ; et il me semblait sans cesse entendre une faible voix épuisée qui répétait : « Adieu, petit frère, je te donne ma montre. »

Cette lettre vous semblera bien lugubre, ma chère amie. Je tâcherai, un autre jour, d’être plus gai.

Guy de Maupassant

*En voyage**,
nouvelle de Guy de Maupassant (1850-1893),
est parue dans le quotidien *Gil Blas* du 10 mai 1882,
sous la signature de Maufrigneuse

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2020

ISBN : 978-2-89816-116-2

© Vertiges éditeur, 2020

– 1117 –

Lecturiels

www.lecturiels.org